

LA GAZETTE

DES AMIS DES MUSÉES DE ROUEN ET DU HAVRE



N°16 DÉCEMBRE 2013

Editorial

LES AMIS DES MUSÉES DE LA VILLE DE ROUEN

Esplanade Marcel Duchamp
76000 Rouen
Tél. 02 35 07 37 35
amis-museesrouen@orange.fr

- ◆ Présidente :
Claude Turion
- ◆ Vice-Présidentes :
Catherine Bastard, Marie-Odile Dévé
- ◆ Trésorier :
Patrick Vernier
- ◆ Conseil d'administration :
Marie-Agnès Bennett
Brigitte Gors, Marc Laurent,
Philippe Lebarc, Anne-Marie Le Bocq,
Jean-François Maillard, Jean Morin
Catherine Poirot-Bourdain
André Pouliquen, Sophie Pouliquen
Charlotte Rousseau, Françoise Sauger

Permanences

le lundi de 15 h à 17 h
le mercredi de 10 h à 12 h
hors période de vacances scolaires
www.amis-musees-rouen.fr

AMAM

Les Amis du Musée d'Art Moderne André Malraux (MuMa)

2, boulevard Clemenceau
76600 Le Havre
Tél. 02 35 41 25 31
AMAM2@wanadoo.fr
www.muma-lehavre.fr

- ◆ Présidente :
Anne-Marie Castelain
- ◆ Vice-présidente :
Hélène Réveillaud-Nielsen
- ◆ Secrétaire :
Antoine Chegaray
- ◆ Trésorière :
Françoise Barthélémy
- ◆ Administrateurs :
Françoise Cheysson
Sophie Duflocq
Christine Guillouet,
Pierre Louet, Marie-Pascale Nouveau
Elisabeth Proy

Permanences

Lundi de 11 h 30 à 14 h Jeudi de 15 h à 17 h

Chers Amis et mécènes

Si Erich-Maria Remarque affirmait qu'il n'y a « A l'ouest rien de nouveau », les Amis de Rouen pourraient lui répondre : « A l'est tout est nouveau »

En effet après la découverte à Dresde, en octobre 2013, des fabuleux trésors des Princes de Saxe, grands mécènes, collectionneurs, et promoteurs de la porcelaine en Europe, nos regards se tourneront au printemps 2014, vers la ville « la plus orientale d'Europe » : Vienne. Autour de ce projet de voyage, nous avons organisé un cycle de conférences : *Vienne, destin d'une capitale vers 1900*.

Du 12 avril au 31 août 2014, le musée des Beaux-Arts de Rouen et du 26 septembre au 12 janvier, le musée Wallraf-Richartz de Cologne/Rhin seront le théâtre d'une grande exposition, événement franco-allemand : Cathédrales 1789-1914, un mythe moderne.

Dans cette perspective, deux cycles de conférences auront lieu à l'auditorium du musée.

Tout d'abord, une première approche : L'art gothique au moyen-âge.

Puis le cycle *Le Gothique retrouvé à l'époque du Romantisme, de l'Impressionnisme, de la Modernité* sera animé par les commissaires généraux ou commissaires associés de l'exposition.

Dans le cadre de cette manifestation, et afin de mieux comprendre ce mouvement, nous irons en octobre 2014, avec les Amis, sur place à Cologne/Rhin visiter sa Cathédrale et le musée Wallraf-Richartz, considéré comme le plus grand musée d'Europe.

Cette vaste programmation ne peut que susciter votre curiosité et votre intérêt.

Au Havre, comme chaque année désormais, la photographie fait partie de la programmation du MuMa. La saison 2013-2014 a débuté avec l'exposition de photographies Bernard Plossu : le voyage mexicain et, pour l'accompagner, nous avons organisé un cycle de huit conférences assurées par des historiens de la photographie sur les débuts de ce qui est désormais considéré comme un art à part entière.

Viendront ensuite deux très belles expositions dont le point commun est de faire rêver : à partir du 8 février, Le siècle d'or de la peinture danoise : une collection française et, pour l'été, à partir du 7 juin, Nicolas de Staël : Lumières du Nord, lumières du Sud.

Pour ce qui concerne la vie de l'AMAM, vous avez pu constater que l'organisation des cycles de conférences est désormais à notre charge. C'est un engagement différent que nous espérons pouvoir tenir afin de poursuivre notre action d'éducation culturelle, de lien social et de mécénat auprès du musée. Aussi, pour que ce changement se pérenise au profit de toutes et tous, nous attendons de votre part un soutien actif et souhaitons sincèrement vous voir toujours aussi nombreux.

Claude Turion, présidente, Rouen
Anne-Marie Castelain, présidente, Le Havre

Une collection de peinture danoise au MuMa

L'amateur épris d'art, dont nous présenterons au MuMa la collection de peintures danoises du XIX^e siècle, emprunte à l'écrivain Hans Christian Andersen pour conclure le texte introductif du catalogue de l'exposition : « Je vais ouvrir mon cœur et montrer toute une série de tableaux bariolés, un voyage enchanté. » Il y a dans cette « confession » pudique peut être l'une des raisons qui ont motivé le désir d'accueillir cette collection au MuMa et de s'embarquer aux côtés d'un musée ami - La Piscine à Roubaix - dans cette belle aventure.

Le MuMa, créé ex nihilo en 1845 (une année après la mort du sculpteur Thorvaldsen), ne s'est-il pas constitué, dans ce qu'il a de meilleur, grâce à des collectionneurs qui ont donné ou légué leurs propres collections ? Qui découvre le musée pour la première fois est gagné par cette impression diffuse d'une sensibilité et d'une unité que révèlent les ensembles d'œuvres patiemment réunies par ces hommes autour d'une thématique ou d'un courant artistique particulier. L'intime connaissance qu'ils ont de ces œuvres, due à une fréquentation de tous les jours, les liens qu'ils établissent entre les unes et les autres, choisissant d'acheter celle-ci plutôt que telle autre, rapprochant sur leurs murs certaines d'entre elles, demeure perceptible et accompagne le visiteur.

Aujourd'hui, notre collectionneur nous entraîne dans sa découverte éblouie de la peinture danoise du XIX^e siècle. De son propre aveu, l'exposition lui permet de mieux voir sa collection. L'espace du musée, l'accrochage, autorisent une « mise à plat » - ou plutôt une mise en relief - du fonds qu'il a créé de toutes pièces en quelques années. L'exposition est comme un arrêt sur image, qui fixe les contours et les lignes directrices de sa collection que généreusement il nous invite à découvrir. Ainsi, le visiteur peut-il mieux saisir les rouages à l'œuvre dans la constitution d'une collection. Mais surtout il lui est permis d'appréhender, grâce à ce fil d'Ariane qu'est la passion de l'amateur, tout ce pan méconnu de l'histoire de la peinture du XIX^e siècle.

Au-delà, c'est bien la résonnance particulière que cet ensemble rencontre avec le lieu et les collections du MuMa qui s'impose. Le lieu d'abord... Les peintres danois s'y retrouvent comme chez eux, dans cette ambiance maritime. La mer, l'eau, le ciel sont omniprésents dans le paysage danois, autant d'éléments qui participent de l'environnement immédiat du musée, et se donnent à contempler depuis les salles par les grands murs de verre.

Les collections ensuite... Les artistes danois présentés sont peu ou prou les contemporains de ceux dont nous conservons les œuvres. Nous les saisissons à ce mitan du XIX^e siècle, à ce moment singulier où tous



Anton Thorenfeld
*Paysage près d'Engelholm
au coucher du soleil, 1863,*
Huile sur toile, 25 x 37 cm
Collection particulière

cherchent une voie nouvelle, encore attachés aux maîtres anciens qu'ils copient ou qu'ils vont regarder, en Italie notamment - certains entreprenant comme leurs aînés le « Grand Tour » - mais pressentant que c'est dans la fréquentation de la nature que résidera désormais l'avenir de la peinture.



Karl Madsen
Coucher de soleil à Skagen,
Danemark,
1906
Huile sur toile, 47 x 55 cm
Collection particulière

On pense bien sûr à Eugène Boudin qui, au moment où il se forme à Paris, s'inscrit comme copiste au musée du Louvre et commence dans le même temps à peindre dans la campagne normande, dans les environs d'Honfleur. Ses études conservées au musée - cours de fermes, vergers, prairies, vaches, nuages - par leurs petits formats et leurs sujets, peuvent incontestablement être rapprochées de celles de Rohde, Zillen, Lundbye, Bache... Mais ce qui lie surtout les peintres, qu'ils soient danois ou français, c'est cette sensibilité si particulière à la lumière, celle légère et irisée des paysages danois l'été, celle changeante de l'estuaire de la Seine en Normandie. On suivra chez les uns et les autres, vers la fin du siècle, une liberté nouvelle dans le traitement de la peinture qu'incarne l'œuvre de Karl Madsen qui clôt l'exposition, *Coucher de soleil à Skagen*, sorte de pendant flamboyant aux fantastiques études de ciel au couchant de Boudin précédant de peu sa mort en 1898.

Nous souhaitons au public le même plaisir à découvrir cette collection et toute cette peinture danoise du Siècle d'or que celui que nous avons eu à organiser l'exposition au MuMa. Ce collectionneur, qui préfère garder l'anonymat, nous invite à partager son émotion et sa passion. On ne peut que lui être infiniment reconnaissant de nous ouvrir cette porte.

Annette Haudiquet
Conservateur en chef
Directrice du MuMa - Musée d'art moderne André Malraux

Le siècle d'or de la peinture danoise : une collection française

Fondée en 1754, l'Académie Royale des Beaux-Arts de Copenhague est, au début du XIX^e siècle, encore très jeune. Pourtant, alors que toute l'Europe fait face aux guerres napoléoniennes, un artiste fit sortir cette école des brumes d'une Europe septentrionale que l'on pensait jusque là trop occupée par des considérations de survie pratiques, et surtout incapable de produire du Beau. Son nom : Bertel Thorvaldsen (1770 - 1844). Associé au "père de la peinture danoise", Christoffer Wilhelm Eckersberg, le grand sculpteur néoclassique danois jouera par la suite un rôle essentiel dans la tentative de construction d'une identité nationale danoise, par les différents milieux intellectuels et artistiques de Copenhague. Alors que le Danemark, autrefois si grand, perd peu à peu les territoires rattachés à sa couronne (Norvège en 1814 et Duchés du Schleswig-Holstein en 1864), c'est même la chronologie de ces deux artistes, cette alliance naturelle entre peinture et sculpture, qui servira plus tard aux historiens de l'art pour délimiter la chronologie de l'un des non-sens les plus célèbres de l'histoire : "l'âge d'or de la peinture danoise". Commençant en 1818 avec l'arrivée du peintre C. W. Eckersberg à l'Académie Royale des Beaux-Arts et s'achevant en 1844 avec la mort de Bertel Thorvaldsen, cette construction idéologique extrêmement discutable entraînera avec elle la disparition de toute une génération de peintres peignant entre 1850 et 1880 et servira de point d'ancrage à la génération des peintres de Skagen pour s'établir comme la nouvelle norme artistique du Danemark.

Par le biais d'une collection particulière, cette exposition se veut le récit du développement des Beaux-Arts danois au XIX^e siècle, mais aussi celui de la survie d'un peuple, cherchant en lui même ainsi que dans sa production artistique nationale, le moyen de ne pas disparaître des cartes de l'Europe. Comme pour les autres Ecoles européennes, cette histoire commence donc avec une période de formation et de mise à niveau, où les peintres danois les plus prometteurs sont envoyés à l'étranger - en premier lieu l'Italie - afin d'y parfaire leurs techniques en s'inspirant des modèles antiques. Cette période est celle du développement des portraits officiels, où aristocrates et bourgeois posent pour les artistes de Copenhague, mais aussi celle du développement de la peinture d'histoire, qui restera longtemps le grand genre par excellence, jusque dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

A la suite de la perte de la Norvège en 1814, ainsi que la mort de Bertel Thorvaldsen en 1844, le Danemark sombre alors dans une profonde dépression nationale, que la première guerre des Duchés en 1848 et la perte du Schleswig-Holstein en 1864 participeront à aggraver. En plein marasme économique et territorial, certaines personnalités, comme l'historien de l'art N. L. Høyen, profiteront alors du misérabilisme ambiant



Christoffer Wilhem Eckersberg
*Procession des moines dans le
cloître de la Basilique de San Paolo*
1901

Huile sur toile
44,5 x 55 cm
Collection particulière



Lorenz Frølich
Scène de la mythologie nordique
Huile sur toile
H. 47 x L 53,5 cm
Collection particulière

pour prôner l'autarcie culturelle et inviter les Danois à "retrouver à l'intérieur ce qui a été perdu à l'extérieur". Dans leur recherche de "l'âme du peuple danois" et de ses racines, les peintres quittent alors la ville afin de retrouver le noble paysan ou pêcheur danois, fidèle à sa terre et à sa patrie. C'est l'époque du romantisme national triomphant, de la représentation de la lande danoise, des bois de hêtres (arbre symbolique du Danemark), des nombreuses marines, ainsi que de la représentation des grands repères nationaux du paysage comme la Montagne du Ciel (Himmelbjerget - une colline de 150 mètres de haut) ou les diverses résidences royales, à l'image du château de Kronborg à Helsingør, ou encore de celui de Frederiksborg. Ce n'est seulement que dans les années 1880, à la suite de l'Exposition universelle parisienne de 1878, qu'une nouvelle génération de peintres, utilisant le besoin de grandeur d'une nation toujours profondément marquée par son histoire, profitera du malaise ambiant pour s'imposer comme la nouvelle norme et, tout en faisant disparaître la génération l'ayant directement précédé, attirer de nouveau l'intérêt de l'Europe.



Carl Frederik Sørensen
Marine avec voiliers devant le château de Kronborg
Huile sur carton
H. 17 x L 22,5 cm
Collection particulière

Contrairement à ce qui a pu être fait par le passé, cette rétrospective de l'art danois prend ici le contrepied des dernières expositions danoises présentées en France ou à l'étranger. En faisant le récit d'une histoire de l'art danois beaucoup plus homogène et continue, elle supprime les frontières traditionnelles "Âge d'or - Période terne - Peintres Skagen", pour ne plus former qu'un seul et même siècle artistique, menant lentement mais sûrement, tout au long de ses diverses convulsions, le Danemark sur le chemin de la modernité. Elle nous rappelle, suivant la définition qu'en donnera André Breton, que tout comme celui des hommes, le cœur d'une nation est, lui aussi, "beau comme un sismographe".

Jonathan Levy
Historien de l'Art
Commissaire scientifique de l'exposition

Les arts décoratifs à l'honneur

Après la grande exposition Normandie Impressionniste au musée des Beaux-Arts, l'accent est remis cette année sur le musée de la Céramique et le Musée Le Secq des Tournelles, à travers une politique de médiation et d'expositions qui seront organisées au cours de l'année 2014, dont leur insertion au sein de la troisième édition du *Temps des Collections* (octobre 2014 - mai 2015).

Le musée de la Céramique bénéficie déjà d'une nouvelle acquisition réalisée auprès de la galerie Métais : deux carreaux de poêle représentant un joueur de cornemuse et une viole de gambe, appartenant à une prestigieuse série répartie entre Sèvres-Cité de la Céramique, le musée Carnavalet (Paris), le Metropolitan Museum of Art de New York et notre musée. L'exposition prochaine sera conçue comme une véritable enquête, en s'interrogeant sur le lieu d'origine de ces carreaux, les modèles gravés ayant servi à leur iconographie, la place de la musique dans la faïence au XVIII^e siècle... Dans un souci de pédagogie, une nouvelle présentation des cabinets de porcelaine et de faïence fine sera par ailleurs proposée.

Le musée Le Secq des Tournelles va être également mis à l'honneur à travers différents projets : Tout d'abord, le lancement d'une souscription publique en collaboration avec la Fondation du Patrimoine, pour la restauration de deux réverbères en fonte provenant de la fontaine Sainte-Marie. A l'issue de cette restauration, une exposition présentera les différentes étapes de traitement, ainsi que des éléments d'archives permettant de reconstituer l'histoire de la fontaine et le devenir des réverbères. Dans une volonté d'échanges entre patrimoine et création contemporaine, une collaboration verra le jour avec l'artiste Vladimir Skoda, dont l'univers poétique et la maîtrise du fer viendront faire écho aux chefs-d'œuvre du musée. En parallèle, seront menées des missions pour la refonte didactique des cartels et la poursuite du récolement.

Au musée des Beaux-Arts, les arts décoratifs seront aussi représentés dans la grande exposition *Cathédrales 1789 - 1914, un mythe moderne* où une section entière sera dévolue aux porcelaines, meubles, objets d'art, pendules et papiers peints représentatifs du décor « à la cathédrale », bénéficiant d'un prestigieux partenariat avec le Musée des Arts décoratifs. Dans ce cadre, une superbe harpe à décor néogothique appartenant au musée des Beaux-Arts sera restaurée et présentée. Le *Temps des Collections* 2014 sera l'occasion de dévoiler l'intégralité du vitrail du Jugement dernier entièrement restauré. Enfin, le parcours des collections sera ponctué par davantage de sculptures et de céramiques, dans une volonté de dialogue entre les différents arts.

Ces projets s'inscrivent dans une réflexion globale menée à l'échelle de la Direction des Musées, visant notamment à redonner au musée de la Céramique et au musée Le Secq des Tournelles l'attention qu'ils méritent par la qualité de leurs sites et de leurs collections.

Anne Charlotte Cathelineau
Conservatrice des Objets d'art



Plaques de poêle Rouen,
fabrique de Louis II
ou Michel Poterat décors peints par
Pierre 1^{er} Chapelle
vers 1700
L.27 mm x l.27mm



Vase gothique
Alexandre Vigné, plume et gouache
1822

H 42 mm x L 31,5 mm
Sèvres, archives de la manufacture

L'impressionnisme et après

Pour les musées de Rouen, l'année 2013 marque une nouvelle étape dans la mise en place d'une programmation où s'équilibrent les événements majeurs et le travail de fond sur les collections.

Tout d'abord, arrêtons-nous sur deux chiffres qui traduisent le succès d'*Eblouissants reflets* : une nouvelle fréquentation record de 183 000 visiteurs, exprimant un taux de très grande satisfaction de 81 %, en hausse de 25 points.

Plusieurs facteurs ont concouru à ce succès : le parti pris inédit de mettre en perspective impressionnisme et photographie a montré, s'il en était besoin, qu'il était encore possible de porter un regard neuf sur ce mouvement. Une scénographie soignée, mettant en avant le confort des visiteurs, une moisson de 180 œuvres effectuée auprès de 65 musées internationaux, dont la critique a salué la très haute qualité, la participation active de l'université de Rouen, qui a financé les séjours de deux professionnels de renom, Mary Morton et Simon Kelly, dont les recherches ont été publiées dans notre catalogue, le soutien des Amis du musée, dont le cycle de conférences n'a jamais désempilé. Si l'on ajoute un budget maîtrisé et contracté, pour un résultat proche de l'équilibre et des ressources humaines préservées, il nous semble qu'un modèle durable se dessine.

Alors que l'impressionnisme triomphait, il aura été possible de mener à bien en 2013, un projet longtemps caressé au cabinet des dessins : le recensement, l'étude et la publication du fonds de dessins français du XVIII^e siècle, sans doute l'un des plus passionnants du musée des Beaux-Arts.

Autour de Diederik Bakhuys, son conservateur, une véritable équipe a été mise en place pour livrer l'exposition *Trésors de l'ombre*, la plus importante jamais consacrée au dessin dans les collections publiques rouennaises. Son catalogue, le premier de cette ampleur, vient mettre en valeur un nouvel aspect des collections de Rouen un an après la parution du guide des collections du musée de la Céramique, avec le soutien des Amis du musée.

L'effort produit autour de cet héritage que nous avons en partage, s'incarne encore dans la seconde édition du *Temps des collections*, rendue possible cette année grâce à l'efficacité des équipes du musée réunie sous la houlette

d'Anne-Charlotte Cathelineau, conservateur des arts décoratifs. En initiant ce nouveau programme en 2012, nous souhaitons remettre les collections au cœur de la vie des musées, nécessité impérieuse qui permet aux habitants de notre territoire de faire de nombreuses découvertes (comme cette année ces somptueux pastels monumentaux du XIX^e siècle), de renouer avec son patrimoine, et de faire du musée un espace partagé.

Cette volonté d'ouverture s'incarne dans des invitations, comme celle lancée à Olivia Putman, qui a mis ses pas dans ceux de sa mère pour créer la scénographie de cette saison ; à l'occasion du vingtième anniversaire de



©Barbara Cabot-Ville de Rouen

la rénovation du musée des Beaux-Arts, nous rendrons en effet hommage à Andrée Putman, dont l'intervention à Rouen a traversé le temps avec l'élégance inaltérable de la simplicité. C'est aussi le regard d'artistes contemporains sur nos collections : la géométrie hasardeuse de François Morellet nous permet de redécouvrir Delacroix, les vidéos de Bertrand Gadenne, les détails fascinants des natures mortes du Grand Siècle. C'est encore l'œil de Sandra Buratti-Hasan, conservateur fraîchement diplômée de l'Institut national du Patrimoine, qui nous révèle les secrets d'atelier d'Albert Fourié, qui a donné à l'œuvre de Flaubert ses premières images. C'est enfin la complicité de Germain Viatte, ancien directeur du Musée National d'Art Moderne, avec qui la famille Duchamp retrouve dans le parcours, la place qui lui est due : pas moins de quatre salles, pour une fratrie qui comptait, au moins, quatre artistes.



*Le Jardin des Sculptures
dans la cour sud,
mars 1987*

Andrée Putman - Écart © Agence La Belle Vie
Musées de la Ville de Rouen

Chaque édition du *Temps des collections* s'accompagne d'un projet de médiation spécifique, visant à toucher des publics éloignés de nos musées. Nous avons cette année pris le parti de présenter hors les murs, dans cinq musées de Haute-Normandie des prêts exceptionnels du musée des Beaux-Arts de Rouen : quel bonheur de pouvoir montrer les Mac Monnies à Vernon, la famille cauchoise de Lemonnier parmi les costumes de Martainville, les portraits de Court qui ont incarné les visages d'Emma Bovary au musée Flaubert, Monet et Blanche Hoschedé à Giverny et bientôt Poussin aux Andelys, ville natale du peintre ! Gageons que ces œuvres y rencontreront de nouveaux publics et qu'elles se feront, comme les Amis des musées, les ambassadeurs de nos collections.

La revue annuelle du musée, coordonnée par Marie-Claude Coudert, permet d'approfondir tous ces sujets, mais aussi de découvrir des études inédites, comme celle de Roland Pintat, conseiller musée à la DRAC, qui dévoile le véritable auteur d'un tableau longtemps attribué au Greco.

Enfin, le musée des Beaux-Arts de Rouen vous donne rendez-vous au printemps 2014 pour un nouvel événement : *Cathédrales 1789 - 1914, un mythe moderne*. Placée sous le patronage du Ministère des Affaires étrangères et labellisée par la mission du Centenaire 1914-2014, cette exposition novatrice se propose d'explorer un thème inédit : la place de la cathédrale dans l'imaginaire artistique et dans le débat national, depuis Goethe et Hugo jusqu'à la première guerre mondiale et le bombardement de Reims. Pour la première fois, les chefs-d'œuvre de Claude Monet se trouvent replacés dans le contexte d'un grand élan créatif, de Turner à Chagall, du romantisme aux avant-gardes, qui a métamorphosé le monument gothique en grand symbole de notre temps.



Albert Fourié,
Elle se déshabillait brutalement,
vers 1883-1885.

© Agence Albatros / Musées de la Ville de Rouen

Sylvain Amic
Conservateur en chef du patrimoine
Directeur des musées de Rouen

Nicolas de Staël, le dernier des modernes ?

« Il s'agit toujours et avant tout de faire de la bonne peinture traditionnelle et il faut se le dire tous les matins, tout en rompant la tradition en toute apparence parce qu'elle n'est même pour personne. » (Nicolas de Staël, lettre à Jacques Dubourg, juin 1952).

L'œuvre de Nicolas de Staël, réalisée au cours de quinze années d'un travail sans relâche - plus de mille peintures répertoriées entre 1940 et 1955 - tient une place singulière dans l'art d'après-guerre. Bien qu'appartenant nécessairement à son époque, qui voit la prédominance de différentes formes d'abstraction, privilégiant la matière, le geste et la forme, Staël réfutait toute appartenance à un groupe ou affiliation à une théorie. Dépassant l'opposition entre abstraction et figuration, revendiquant un attachement profond à la peinture « traditionnelle », son œuvre a depuis les années 1950 rencontré une grande reconnaissance ainsi qu'une réelle popularité.

Etre peintre, viscéralement

Si sa pratique est tout au long de sa carrière habitée par des questionnements et des tensions, et s'il a également pratiqué le dessin, et ponctuellement la gravure, la sculpture et le collage, Nicolas de Staël ne doutera jamais de l'évidence de cette identité de peintre. En 1953, il écrit à l'occasion d'une exposition : « Toute ma vie j'ai eu besoin de penser peinture, de voir des tableaux, de faire de la peinture pour m'aider à vivre¹. » Se tenant volontairement à l'écart des groupes constitués et des discours théoriques, il ne remet pas en question le médium de la peinture, le support de la toile, sa verticalité, le « métier ». Aux Etats-Unis comme en Europe, s'opère alors un questionnement nouveau sur les limites de la surface, le rôle du support, qui donnera lieu à une rupture avec cette « peinture de chevalet » qui part du cadre défini par la toile sur le châssis pour y inscrire l'image picturale, qu'elle soit figurative ou abstraite. En 1947 Jackson Pollock réalise ses premiers all-over, partant d'une toile déroulée et posée, travaillant au sol par coulures. Le groupe CoBrA est fondé en 1948. Hains et Villeglé commencent à récolter des affiches lacérées en 1949. Le pop art naît au milieu des années cinquante en Grande-Bretagne autour de Richard Hamilton et Eduardo Paolozzi, et les premières performances qui impliquent l'action du corps en lien avec la peinture ont lieu en 1954 au Japon avec le groupe Gutai, qui influencera Yves Klein.

Staël est quant à lui une figure libre et solitaire, qui s'inscrit avant tout dans la tradition d'une modernité qui reste exclusivement picturale, dans la forme comme dans le questionnement. Son projet est modeste - être un bon peintre « traditionnel » - et follement ambitieux à la fois : il veut, librement, créer un absolu pictural. Cette position est en elle-même caractéristique d'un projet moderniste influencé, dans la France d'après-guerre, par l'existentialisme, pouvant donner lieu à une conception à la fois angoissée, humaniste et tragique de la peinture. La question du sublime, d'une vocation

transcendantale de la peinture est réelle chez Staël, qui nourrissait son travail de la fréquentation des poètes, de la musique, et de l'art antique jusqu'à celui de Corot, Courbet, Van Gogh, Cézanne, Braque et Matisse. Pendant toute sa courte carrière, Nicolas de Staël entretient des liens étroits avec l'histoire de l'art. D'une manière relativement courante, sa formation d'artiste l'amène à voyager, à étudier les maîtres anciens et à travailler d'après nature. Ses admirations les plus vives le portent vers les primitifs flamands « dont le moindre trait est une émotion qui tend au sublime² », Veermer, Rembrandt, ainsi que les grands maîtres du paysage hollandais et anglais.

En 1933, il effectue un premier voyage en Hollande où il découvre Hercules Seghers, à qui il consacrera un projet en 1953. Résidant à Bruxelles, il entre à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles-les-Bruxelles tout en s'inscrivant à l'Académie Royale des Beaux-Arts. Pendant cette période de jeunesse, l'œuvre de Staël reste entièrement figurative. Il voyage ensuite dans le Midi de la France, passe par Paris où il visite le Louvre et copie les maîtres. Il découvre également l'Espagne : celle des grottes d'Altamira, des églises gothiques castillanes, de l'Alhambra qui l'émerveille et qu'il redécouvrira avec le même enchantement en 1954, et la Tolède du Gréco. Le voyage au Maroc, en 1936, où il peint, dessine, et lit *le Journal* de Delacroix, grande figure tutélaire de l'art moderne, est important. Il a un regard de peintre, qui le ramène constamment à la tradition picturale, sur ce qu'il observe. Il regarde et dessine. Il ne photographie jamais. Tout passe par l'intelligence de la main, « l'imperfection consciente » de la ligne et de la couleur. Il affirme l'importance de l'étude des anciens dans l'apprentissage de son métier de peintre : « C'est indispensable d'avoir les lois des couleurs, savoir à fond pourquoi les pommes de Van Gogh à la Haye, de couleur nettement crapuleuse, semblent splendides, pourquoi Delacroix sabrait de raies vertes ses nus décoratifs au plafond (...) pourquoi Véronèse, Vélazquez, Frans Hals, possédaient plus de 27 noirs et autant de blancs ? Que Van Gogh s'est suicidé, Delacroix est mort furieux contre lui-même, et Hals se saoulait de désespoir, pourquoi et où en étaient-ils ? Leurs dessins ? Pour une petite toile que Van Gogh a au musée de la Haye on a des notes d'orchestration de lui pendant deux pages. Chaque couleur a sa raison d'être et moi par les dieux j'irais balafrer des toiles sans avoir étudié et cela parce que tout le monde accélère, Dieu sait pourquoi³. » Jean-Pierre Jouffroy, dans l'ouvrage *La Mesure de Nicolas de Staël* évoque également l'importance de la tradition dans l'approche picturale de Nicolas de Staël. Selon lui, « le projet pictural « hors mesure » de Nicolas de Staël est précisément de se mesurer à la grande peinture⁴. » Il se souvient que Staël « arpentait les cimaises de l'Europe et celles du Nouveau Monde pour réfléchir en lui à ce qu'elles portent de principe actif, pour agir, pour mettre du charbon dans la chaudière de sa peinture⁵. »

Au sein des différentes formes d'art qui ont marqué Staël, l'art byzantin a une place déterminante. Georges Duthuit fait de Byzance le lieu d'une identité

culturelle et artistique pour Staël⁶, et Jean-Claude Marcadé a pu y retrouver l'importance de ses racines russes⁷. Lors de la troisième année d'enseignement à l'Académie royale des beaux-arts, il peint des icônes qu'il expose avec des aquarelles réalisées pendant son voyage en Espagne dans une galerie de Bruxelles, la galerie Diétrich, en février 1936. Surtout, en 1951, une exposition consacrée aux mosaïques de Ravenne⁸, le marquera profondément. Les mosaïques, composées de tesselles de différentes matières, émaux, verre, marbre, dont les tonalités, les formats varient, permettent de créer la profondeur, l'espace. Les compositions aux « tesselles », comme il est d'usage de désigner certaines œuvres de cette année 1951, portent clairement la trace de l'influence de cette technique.

Alors qu'au tournant des années 1950, l'œuvre abstraite de Staël connaît une première reconnaissance critique, il évolue vers ce qui sera perçu comme un « retour à la figuration », et même parfois comme une trahison par certains des défenseurs de l'art abstrait. Affirmant son indépendance et sa trajectoire propre, sans rupture ni retour, mais poussé par la même volonté d'exprimer le réel, l'espace, l'émotion, il utilisera les genres les plus canonisés par l'histoire de l'art : paysage, nu, nature morte. Avec l'œuvre charnière intitulée *Les Toits* 1951-1952, (huile sur isorel, 200 x 150 cm, Musée National d'Art Moderne, Paris), il inaugure un nouveau rapport à la nature. Au-dessus d'un mur qui le rattache aux compositions antérieures, s'ouvre l'horizon d'un ciel profond, aux tonalités grises et bleues. Renouant avec une pratique « traditionnelle » des peintres du XIX^e siècle qui avaient ouvert la voie au paysage moderne, l'artiste ressent le besoin de quitter l'atelier pour travailler sur le motif, en contact direct avec la nature. Il réalise de très nombreuses petites études à l'huile, d'abord à Paris dans les environs de son atelier rue Gauguet, mais aussi autour de Paris, à Gentilly, dans la vallée de Chevreuse, à Fontenay-Mauvoisin ou à Mantes-la-Jolie. Il parcourt également la Normandie et le Sud de la France dont il redécouvre l'éblouissante lumière. La pratique du travail sur le motif, l'importance du voyage et cette présence dans le Midi - foyer de la modernité depuis Van Gogh, célébré par les impressionnistes, les néo-impressionnistes ou les fauves - le relie encore à une tradition moderne. Ses admirations pour les contemporains sont rares et concernent essentiellement des peintres de la génération qui le précède, Braque et Matisse, grandes figures du fauvisme. Braque, qu'il considère comme « le plus grand des peintres vivants de ce monde⁹ », et avec qui il lie une amitié forte à partir de 1944, est lui-même souvent désigné par la critique comme un représentant des vertus de synthèse de classicisme notamment louées dans l'art français. Matisse le marquera par l'emploi des couleurs pures dont on perçoit l'influence dans les grands aplats qui entrent dans ses compositions à partir de 1952.

L'éclatement des pratiques et des formes, accompagné d'un nouveau discours critique, caractérise ensuite l'art des décennies qui suivent. Ce sont

alors les qualités même de la peinture de Staël qui ont pû pour un temps la fragiliser. Cette œuvre faite de « matière-émotion¹⁰ », de quête d'absolu, a pu subir des revers critiques au sein d'une scène artistique où la peinture était devenue suspecte, reléguée dans l'arrière-garde. Ressuscitée dans une version post-moderne, polymorphe, la pratique picturale s'est ensuite présentée comme étant débarrassée de toutes ses « illusions », maniant la distance ironique et le détournement des codes. Peindre est redevenu depuis une possibilité sérieuse pour les artistes contemporains, et l'histoire de la modernité est perçue pour ce qu'elle est aussi, une sensibilité, une poétique de la forme et de la matière. Bernard Dorival, en août 1954, moins d'un an avant la mort de l'artiste, voyait en lui un nouveau Manet, et dans son *Grand nu orange* l'Olympia du XX^e siècle¹¹. Staël n'avait alors que quarante ans et cette œuvre apparaissait comme un jalon dans un parcours en devenir. Quelques mois plus tard, cette trajectoire s'interrompait tragiquement, faisant de lui une figure mythique des derniers moments de cette histoire de la peinture moderne.

Virginie Delcourt
Attachée de Conservation, MuMa

¹ Texte repris dans les *Lettres de Nicolas de Staël*, qui suivent *Nicolas de Staël, catalogue raisonné de l'œuvre peint*, établi par Françoise de Staël, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1997, p. 1035.

² Lettre à Emmanuel Fricero, Naples, 15 février 1938.

³ Lettre à Madame Fricero, 30 novembre 1936.

⁴ Jean-Pierre Jouffroy, *La Mesure de Nicolas de Staël*, Neuchâtel, Ides et Calendes, 1997, p. 33.

⁵ Id. p. 14.

⁶ « Les anneaux du Nord se déroulent et la langue d'acier de ses monstres se tord et se pointe vers Byzance, sous la haute direction de Nicolas de Staël, surgi, avec son glaive, d'une icône démesurément agrandi... » , in Georges Duthuit, *Nicolas de Staël*, Paris, Transition Press, 1950, p. 1.

⁷ Jean-Claude Marcadé, « Post-scriptum », in *Nicolas de Staël, un automne, un hiver*, Paris, Hazan, 2005, pp. 40-41.

⁸ « Mosaïques de Ravenne », Paris, Musée des monuments français, avril-juin 1951.

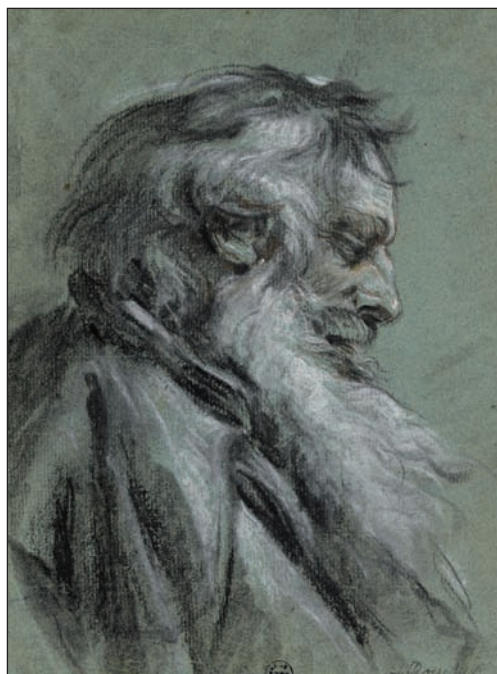
⁹ Lettre de Nicolas de Staël à la mère de Jeannine Guillou, mars 1946.

¹⁰ Aphorisme forgé par René Char, dont Michel Collot a fait le titre d'un ouvrage qui explore cette question dans la poésie : « *La matière-émotion* », Paris, PUF, 1997.

¹¹ Cité par Françoise de Staël dans *Catalogue raisonné des peintures*, op. cit. p. 1176, qui indique le titre *Nu jaune rouge, et violet* pour le n° 780.

Les trésors de l'ombre

Rouen a la chance d'abriter deux grandes collections de dessins : celle, bien connue des spécialistes, conservée au musée des Beaux-Arts, et celle de la Bibliothèque municipale, moins souvent présentée et plus réduite en nombre, mais qui abrite des feuilles de premier plan. Elles forment, réunies, l'un des plus remarquables ensembles de dessins anciens conservés en région. Si les œuvres d'artistes français du XVIII^e siècle y tiennent une place importante, elles n'avaient jamais été l'objet d'une exposition spécifique. Tous les grands dessinateurs de la période y sont représentés : Watteau, Rigaud, Nattier, Natoire, Boucher, Fragonard, Hubert Robert, Vien, David...



François Boucher,
Tête de vieillard

© Collections Bibliothèque municipale de Rouen
/Th. Ascencio-Parvy - P. Ganaye

La sélection inclut aussi des œuvres remarquables par des dessinateurs beaucoup plus rares, de même que des feuilles de référence par des artistes originaires de la ville, comme Restout, Deshays, Hoüel, Lemonnier ou Le Barbier. Elle compose un panorama particulièrement riche de l'histoire du dessin français, de la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1800, avec des œuvres de techniques diverses, dont beaucoup témoignent d'une prédilection nouvelle pour le dessin en couleurs : trois crayons (avec Watteau ou Coypel), sanguine (avec Natoire, Bouchardon ou Hubert Robert), pastel (avec Vivien ou Elisabeth Vigée Le Brun), aquarelle (avec Nicolle, Desprez, Moreau l'Aîné...) ou gouache, avec notamment des feuilles splendides de Hoüel ou Bruandet.

L'exposition permet aussi de mesurer la variété des usages graphiques à cette époque : on y trouve des études de composition pour des tableaux, des modelli pour des plafonds, des études de figure et des projets d'arts décoratifs, des dessins de voyageurs liés à l'essor du tourisme et des sciences, souvent en rapport avec des descriptions illustrées, ou encore des portraits... Dans leur diversité, ces feuilles permettent de mieux comprendre la place des images dans la culture du Siècle des Lumières et les mécanismes de la création artistique. À la différence, par exemple, des collections de peinture qui sont, pour une part importante, le fruit d'une politique d'achats raisonnée, les fonds d'arts graphiques sont principalement entrés dans les collections publiques par le biais de dons ou de legs. Un nom est aujourd'hui indissociable du cabinet des dessins du musée : celui d'Henri Baderou (1910-1991), marchand, amateur et historien de l'art, dont la donation en 1975 comprenait plus de cinq mille dessins, dont plusieurs dizaines figurent ici, qui contribuent pour une part essentielle à donner à cette anthologie, sa variété et sa richesse. Sa collection a cependant rejoint au musée des ensembles de dessins anciens qui étaient loin d'être négligeables,

acquis pour certains à une date ancienne : les premières œuvres sur papier à être entrées au musée sont des gouaches de Jean Hoüel offertes par l'artiste lui-même, peu de temps avant que l'établissement n'ouvre ses portes au public en 1809. En 1822 et 1868, l'institution recueille plusieurs dizaines de feuilles réunies par le peintre Gabriel Lemonnier (1743-1824), dont des œuvres de Watteau, Suvée, Cochin et des études de l'artiste lui-même...

Certains donateurs ont suivi des orientations bien particulières : Gaston Le Breton (1845-1920), ancien conservateur du musée, offre en 1909 un bel ensemble d'œuvres d'artistes normands, d'où proviennent notamment des dessins de Restout ou de Hoüel. Le musée est par ailleurs redevable à l'architecte George Chédanne (1861-1940) d'un riche ensemble de vues d'architecture dues à des dessinateurs français actifs en Italie, légué par sa veuve en 1964. Les œuvres de la Bibliothèque municipale proviennent de deux grandes collections qui comprennent d'ailleurs toutes deux des ensembles d'estampes et de livres anciens d'une extraordinaire richesse : celle du bibliophile et érudit Constant Leber (1780-1859), achetée par la Ville en 1838 et surtout celle de Jules Hédou (1833-1905) – également bienfaiteur du musée – qui avait réuni certaines des plus belles pièces présentées ici, comme les dessins de Boucher ou de Dandré-Bardon, léguées en 1905.

L'exposition *Les Trésors de l'ombre* offre une occasion unique de découvrir un patrimoine extraordinaire, rarement visible, la fragilité des œuvres sur papier obligeant à les conserver à l'abri de la lumière.

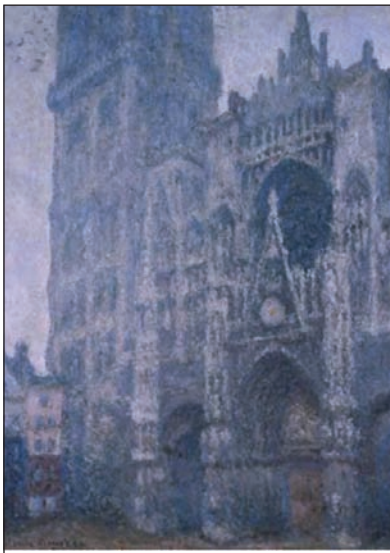
Diederik Bakhuis
Conservateur du Cabinet des dessins



Louis Jacques Durameau
Allégorie de l'espérance
1902

© Agence Pix Side / Musée de la ville de Rouen

Cathédrales, un mythe moderne



Claude Monet,
*La Cathédrale de Rouen. Le Portail et
la tour d'Albane. Temps gris, 1894*
© C. Lancien - C. Loisel / Musées de la Ville de Rouen

Une grande exposition se profile pour le printemps 2014. Ce projet, en préparation depuis de longs mois, en collaboration avec la ville de Cologne, permettra de mettre en lumière un type de monument et d'architecture qui symbolise l'essor de la chrétienté, essor démarré au IV^e siècle à Rouen avec un édifice paléochrétien et qui prend toute sa dimension à partir du XI^e siècle (1063), avec la construction d'un nouvel édifice. Véritable révolution architecturale par son élévation (nef achevée en 1230), la cathédrale est un élément essentiel du patrimoine rouennais qui continue d'occuper une place de 1^{er} plan dans l'imaginaire artistique, comme symbole du génie national, du prestige de la monarchie puis comme emblème de l'identité nationale, tout comme de l'autre côté du Rhin. Au moment où l'on se prépare à célébrer le centenaire du début de la Première Guerre mondiale, cette exposition organisée en lien avec la ville de Cologne, prend un relief particulier. Elle témoigne aussi de la redécouverte du gothique (*Gothic revival*) qui se développe dès le début du XIX^e siècle dans différents pays.

En 1818, le révérend Thomas Frognell Dibdin, touriste britannique, débarquant à Dieppe pour un voyage en Europe, consacre plusieurs lignes à la cathédrale de Rouen : « De mon humble avis, cette façade a peu de rivales qui puissent lui être comparées [...] Quand vous entrez dans cette cathédrale par le grand portail occidental du milieu [...], vous êtes frappés de la longueur et de la largeur du vaisseau, aussi bien que de la légèreté d'une galerie qui règne dans la partie supérieure¹. »

Si le sacre de Charles X à Reims, en 1824, remet officiellement à l'honneur le style gothique, cet engouement est relayé par certains poètes comme Goethe, venu méditer sur la cathédrale de Strasbourg où Victor Hugo qui écrit le 15 août 1835 à son épouse : « J'ai vu Rouen, j'ai vu tout [...] et l'énorme cathédrale qui fait à tout moment au bout des rues, de magnifiques apparitions[...] Je suis monté dans son clocher [...] La ville et le paysage, de là-haut, sont admirables². »

En 1838, c'est un romantique allemand, Jakob Venedey qui découvre Rouen et émet un jugement saisissant : « Plus on approche de la ville, plus la ressemblance avec l'Allemagne apparaît importante. » Observant la cathédrale, il note : « l'impression que provoque la façade est tout à fait hallucinante. » S'il regrette la surcharge de « détails qui contrarient l'impression globale », il reconnaît que « jamais pourtant, un peuple n'a exprimé l'idée de Dieu [...] d'une manière plus profondément saisissante, plus propre à susciter l'effroi, plus grandiose que celle qui se présente à nous dans les cathédrales gothiques³. »

Lieu de méditation, symbole de la fusion entre art, nature et spiritualité, la cathédrale est un emblème, et suscite des vagues de restauration dès le

début du XIX^e siècle, avec Viollet-Le-Duc à Notre Dame de Paris ou à Rouen avec la construction d'une nouvelle flèche en fonte, la plus haute du monde (151 m) avant la construction de la Tour Eiffel. Cette flèche conçue par l'architecte Alavoine, en 1823, inspirée de celle de la cathédrale de Salisbury, lui valut cependant de nombreuses attaques de la part de ses contemporains.

Des deux côtés du Rhin, de nombreux peintres et artistes ont trouvé une source d'inspiration dans les cathédrales : de Corot à Monet qui en produit une série, en passant par Pissarro, Sisley, Matisse, Soutine, Kirchner, Beckmann, Friedrich et Schinkel. Elles ont inspiré aussi le sculpteur Rodin, des musiciens comme Debussy et Satie et ont influencé les arts décoratifs dès l'époque romantique.

Nul doute que cette exposition prochaine permettra de redécouvrir de nombreuses œuvres inspirées de ce thème qui demeure d'une grande modernité.

Catherine Poirot-Bourdain

¹ TH.F. Dibdin, *Tour bibliographique, archéologique et pittoresque en France et en Allemagne*, éditions John Smith and son, Glasgow, 1838.

² V. Hugo, in *Rouen, la grâce d'une cathédrale*, éditions La Nuée bleue, Paris, 2012, p.469.

³ J. Venedey, *Excursions en Normandie*, 1841, traduction G. Hurpin.

Infos Musées 2014

En 2014, les musées normands poursuivent leur politique d'offre artistique riche et séduisante, mettant en valeur les courants artistiques et artistes régionaux ainsi que la richesse des fonds propres de leurs collections.

Deux musées hauts-normands voisins pérennisent le thème impressionniste de l'an passé :

- **Le musée des Impressionnismes de Giverny** avec deux expositions successives qui évoquent l'appropriation par les artistes américains et belges de la "nouvelle peinture"

- *L'Impressionnisme et les américains* du 28 mars au 29 juin 2014

- *Bruxelles, une capitale impressionniste* du 11 juillet au 2 novembre 2014.

- **Le musée de Vernon**, qui dévoile également le lien des américains à ce courant dans les oeuvres intimistes de deux artistes de la fin du XIX^e siècle :

Un après-midi chez les Macmonnies.

Jusqu'au 31 août 2014

Artistes régionaux et fonds des collections sont à l'honneur dans la programmation d'autres musées :

- **Le musée des Beaux Arts de Caen** expose, jusqu'au 16 mars 2014, l'œuvre d'une figure artistique caennaise, Michel Lasne "graveur et dessinateur ordinaire du Roy", un des meilleurs graveurs du règne de Louis XIII, dans la première moitié du XVII^e siècle.

- **Le musée Eugène Boudin d'Honfleur**, avec le thème *La nature morte au XIX^e siècle*, évoque le regain d'intérêt pour cet art mineur dans ce siècle à travers des oeuvres dites "tableaux de salle à manger" si prisées par les marchands et collectionneurs havrais.

Même attention portée à la création artistique régionale au **musée de Vernon** qui, jusqu'au 20 avril 2014, montre 800 ans de production locale et au **musée Alfred Canel de Pont-Audemer**. Ce dernier propose, pour la seconde édition de *Merveilles du musée Canel un voyage d'impressions au coeur de l'ancienne Normandie (1820-1878)* d'après l'ouvrage illustré du baron Taylor, dessinateur de talent.

- **Le musée des Beaux-Arts de Rouen** illustre tout autant la richesse des fonds des collections rouennaises que la place centrale du dessin dans la création artistique au Siècle des Lumières avec l'exposition *Les trésors de l'ombre, chefs d'oeuvre du dessin français du XVIII^e siècle* présentée jusqu'au 24 février 2014.

Françoise Cheysson, AMAM



A propos du Mécénat



Lanterne de procession

Musée Le Secq des Tournelles
Rouen

Après le renouvellement de la présentation intérieure et la remise en état des vitrines du musée Le Secq des Tournelles, Anne Charlotte Cathelineau conservatrice du patrimoine en charge des objets d'art, a souhaité mettre en valeur et enrichir ses collections. Les Amis ont donc choisi, sans hésiter, de l'accompagner dans ses projets de rénovation du musée Le Secq des Tournelles. Par des actions de mécénat successives, nous avons fait don à la ville et aux Rouennais d'objets rares et de haute qualité.

En premier lieu, et dans la perspective d'une prochaine exposition autour de Ferdinand Marrou, célèbre ferronnier d'art rouennais connu de tous par ses réalisations monumentales (clochetons de la cathédrale de Rouen), nous avons offert une petite coupe signée sur la tige datant du début du XX^e siècle. L'élégance de sa tige en fer forgé délicatement torsadée, s'harmonise parfaitement avec l'inspiration florale de la coupe, dite, en verre sablé teinté.

Puis ce fut une paire de lanternes de procession en tôle peinte et dorée. Ces dernières possèdent un rôle particulier depuis le Moyen-Age, comme objets d'art dans le rite catholique. Portées en tête de cortège des processions, elles permettaient d'éclairer le parcours des pèlerins au sens littéral et symbolique. Datant du XVII^e siècle et d'origine italienne, notre lanterne se distingue par sa forme architecturée, qui évoque un dais.

Nous avons également porté notre choix sur une horloge lanterne, dont les premières, à poids, d'usage domestique, apparaissent au cours du XIV^e siècle dans les demeures royales et princières ainsi que dans les monastères où elles marquaient l'heure de la prière. Au XVI^e et au XVII^e siècle, se développent des horloges à poids de petit volume dont la forme évoque celle d'une lanterne. Ainsi, notre horloge, réalisée en France, au XVII^e siècle, présente une cage rectangulaire en laiton et fer découpés et ajourés, des piliers tournés et un cadran avec des chiffres romains. Elle est ornée d'un fronton et surmontée d'un timbre de sonnerie. En état de marche, elle a, en outre, conservé son poids de bronze. Ces nouveaux objets d'art exposés au musée Le Secq des Tournelles éveilleront, n'en doutons pas, la curiosité des Amis des musées, tous fervents amateurs d'art. Ces très belles acquisitions ont pu être réalisées grâce à leur soutien et à leur dynamisme.

Qu'ils soient très chaleureusement remerciés !

Claude Turion
Présidente des Amis des Musées